

## L'Hôpital Saint-Eusèbe et l'oeuvre des Soeurs de la Providence

Jeanne d'Arc Allard, s.p.

Volume 54, 1987

Culture et religion dans la région de Lanaudière

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1006961ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1006961ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Résumé de l'article

Présentes à Joliette depuis 1855 et fidèles à l'esprit de leur institut leur recommandant de « servir Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la personne des pauvres, des malades, des infirmes, et de donner l'éducation chrétienne à la jeunesse », les Soeurs de la Providence se sont illustrées dans des oeuvres nombreuses et variés dont Soeur Allard raconte l'histoire dans ces pages.

### Éditeur(s)

Les Éditions Historia Ecclesiae Catholicæ Canadensis Inc.

### ISSN

0318-6172 (imprimé)

1927-7067 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Allard, J. (1987). L'Hôpital Saint-Eusèbe et l'oeuvre des Soeurs de la Providence. *Sessions d'étude - Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, 54, 39-53. <https://doi.org/10.7202/1006961ar>

## L'Hôpital Saint-Eusèbe et l'œuvre des Sœurs de la Providence

Jeanne d'Arc ALLARD, s.p.

*Maison mère des Sœurs de la Providence  
Montréal*

### RÉSUMÉ

*Présentes à Joliette depuis 1855 et fidèles à l'esprit de leur institut leur recommandant de «servir Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la personne des pauvres, des malades, des infirmes, et de donner l'éducation chrétienne à la jeunesse», les Sœurs de la Providence se sont illustrées dans des œuvres nombreuses et variées dont Sœur Allard raconte l'histoire dans ces pages.*

L'établissement à Joliette des Sœurs de la Providence remonte à 1855, moins de quatre ans après la mort de Mère Émilie Gamelin, fondatrice et première supérieure de la congrégation établie à Montréal le 25 mars 1843. À l'appel des évêques ou des curés, les Filles de la charité, servantes des pauvres accomplissent, dans les villes et les campagnes, un ministère de charité compatissante selon la pensée du fondateur, M<sup>re</sup> Ignace Bourget, qui leur demande, aux premières heures de la congrégation, «de ramasser les miettes ... de faire les bonnes œuvres qu'elles (les autres communautés) ne peuvent faire»<sup>1</sup>. Dans cette perspective, elles visitent les pauvres et les malades, les handicapés, ouvrent des hospices et des hôpitaux, des orphelinats, des pensionnats et des jardins de l'enfance. Les revenus des classes aident d'ailleurs à boucler le budget des maisons concernées: autant enseigner aux enfants des riches et de la classe moyenne qu'à confectionner des fleurs, des ornements d'église et autres **industries** du genre. La présente étude veut proclamer la Providence de Dieu à la société d'aujourd'hui et de

---

<sup>1</sup> Archives Providence des Sœurs de la Providence (APSP), Chroniques de la Maison mère, tome 1, 1828-1864, p. 37.

demain en faisant connaître les besoins du peuple et les réalisations de l'hôpital Saint-Eusèbe à travers 125 ans d'existence.

À la Providence Saint-Charles, fondée par le curé Antoine Manseau au village de L'Industrie, les sœurs distribuent d'abord l'enseignement aux jeunes filles pensionnaires et externes, tout en exerçant des œuvres d'assistance aux démunis et d'éducation aux orphelines. Plus tard, l'école Bonsecours donnera l'instruction aux garçons externes de la ville. Un hôpital sera construit et prendra de larges dimensions. La chapelle Bonsecours, les divers services internes et externes et le Centre Bonsecours, avec des objectifs fort différents, témoignent d'une adaptation aux nécessités de l'époque.

### Débuts

Les premiers habitants de L'Industrie connaissent de grandes pauvretés matérielles, morales et religieuses. Dans des lettres fréquentes à l'évêque Bourget, le premier curé résidant, le grand vicaire Antoine Manseau, expose les différents besoins de la paroisse, en particulier celui de l'éducation des filles. En 1853, il demande des sœurs pour qui il a fait construire un couvent:

Je veux des Sœurs de la Providence, car elles seules peuvent être la Providence dans ce moment ici: éducatrices, gardiennes des vieux, des vieilles, des orphelines, ayant le tour d'avoir toujours quelque chose à donner. Envoyez-les-moi au plus vite et votre vieux curé mourra heureux<sup>2</sup>.

À sa grande satisfaction, quatre Sœurs de la Providence arrivent au village de L'Industrie au soir du 7 août 1855. Les nommer ici devient un hommage à leur vaillance et à leur audace: Marie du St-Esprit (29 ans), sœur servante; Marie de l'Incarnation (26 ans), première maîtresse de classe; Marie-Andrée (20 ans), deuxième professeur et Clément (19 ans), assignée à divers emplois. L'enseignement, le soin de cinq orphelines, la visite à domicile, la veille des mourants et le service de repas à de nombreux infortunés composent une besogne des plus ardues, car il faut le répéter, les besoins sont grands, le curé l'exprimera ainsi, le 22 février 1857: «Les pauvres pullulent dans son milieu»<sup>3</sup>. Heureusement que les dames du village collaborent avec les religieuses: elles prennent la responsabilité des bazars et accompagnent les sœurs dans leurs quêtes hebdomadaires dans le village et, le samedi, sur le marché. Le dépôt des pauvres se tient au couvent. Sous l'instigation de M<sup>gr</sup> Bourget, à l'automne de 1858, se fonde

---

<sup>2</sup> Lettre du curé Antoine Manseau à M<sup>gr</sup> Ignace Bourget citée dans Robert Valois, *Centenaire de l'établissement des Sœurs de la Providence à Joliette*, Joliette, 1955, p. 17-18.

<sup>3</sup> Archives de l'Évêché de Joliette (AEJ), Lettre du curé Antoine Manseau, 22 février 1857.

l'Association des dames de charité. Mme Barthélemy Joliette en est élue première présidente. Mme Édouard Scallon en sera aussi une figure de marque. Son époux, M. Édouard Scallon, deviendra un grand artisan de l'œuvre de la Providence Saint-Charles.

### L'école Saint-Charles

L'éducation des filles est la raison première de la venue des Sœurs de la Providence à Joliette. À l'automne de 1855, les élèves s'y inscrivent tellement nombreuses - une centaine d'externes et 75 pensionnaires<sup>4</sup> - qu'il faut retarder l'ouverture des classes à la fin de septembre, dans le but de terminer les mansardes de la maison déjà trop petite. Au cours des années, le nombre des externes se multiplie alors que diminue celui des pensionnaires. En 1866, ces dernières ne sont plus que 22, le prix annuel de la pension passant de 10 \$ à 12 \$. L'enseignement de la musique est enfin permis par l'évêque Bourget en 1867: la Providence Saint-Charles achète alors son premier piano. Le pensionnat connaît un nouvel essor en 1869, «la maîtresse anglaise étant une irlandaise connue et élevée dans les États»<sup>5</sup>. À la dernière inscription, en septembre 1874, on enregistre 218 externes et 68 pensionnaires.

Les progrès des élèves sont fort relatifs, l'enseignement étant distribué avec les moyens du bord: la Commission scolaire tarde à procurer aux élèves de l'école Saint-Charles l'ameublement et le matériel didactique nécessaires. D'ailleurs, les enfants sont pauvres et la fréquentation des classes est plutôt irrégulière. L'objectif de donner une formation morale est réalisé, car, d'après le chanoine Louis-Philippe Lamarche, ancien curé de la Cathédrale, «les jeunes filles ont acquis, dans la compagnie des sœurs, un cachet de politesse et de dignité qui a contribué au bon ton chez les femmes et au relèvement de la moralité»<sup>6</sup>.

À la demande du curé Pascal Lajoie, c.s.v., et afin d'être plus disponible aux appels des démunis, les religieuses cessent, en 1875, de donner l'enseignement aux filles de l'école du village, lequel enseignement passe aux sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. Mère Caron, alors supérieure générale de la communauté, avait donné, en décembre 1874, aux sœurs de la Providence Saint-Charles, cet argument péremptoire: «...le but

---

<sup>4</sup> Il s'agit de quarts-pensionnaires qui prennent leurs repas dans leurs familles et couchent au couvent.

<sup>5</sup> APSP, Chroniques de la Providence Saint-Charles, 1869, p. 43.

<sup>6</sup> Relation écrite du chanoine Louis-Philippe Lamarche, citée dans *Centenaire de l'établissement*, p. 20.

de l'Institut n'étant pas l'enseignement, si ce n'est l'éducation des pauvres»<sup>7</sup>.

## L'orphelinat

Les orphelines sont les enfants privilégiées de la communauté. Après le départ des élèves pensionnaires et externes, elles sont mieux logées et plus nombreuses. Des orphelines y viennent aussi parfois, des bébés qu'on vient déposer à la porte, de tout jeunes enfants pour qui s'ouvre, à la demande de M<sup>gr</sup> Joseph Alfred Archambault<sup>8</sup>, une vaste salle en 1908.

Le programme d'étude, à l'orphelinat, se rapproche de celui des pensionnaires et des externes. Ce qui en fait la différence, c'est le temps consacré à l'apprentissage: les grandes n'ont alors qu'une demi-journée de classe, chacune apportant sa part à l'organisation de la maison. Difficile d'expliquer aujourd'hui la coutume d'alors! Peut-être faut-il se souvenir, qu'à l'époque, nombre de jeunes limitent leurs études pour prendre part à l'entreprise familiale ou entrer sur le marché du travail. La situation sera corrigée en 1928: les orphelines ont alors classe toute la journée et, à partir de 1935, sont en mesure de préparer un brevet d'enseignement ou poursuivre des études supérieures dans les pensionnats ou écoles de la communauté.

Classe et enseignement ménager laissent place à des moments de loisirs. La présence des orphelines aux événements de la maison est presque universelle. Notons en particulier leur participation aux séances, aux bazars, aux banquets de citoyens, aux célébrations d'anniversaires. Je me permets de souligner celui de M<sup>gr</sup> Joseph-Arthur Papineau<sup>9</sup> qui se fait le père, l'ami, voire l'avocat des petites comme des grandes orphelines. Lors du dépouillement des arbres de Noël, le 27 décembre 1942, il leur recommande «de toujours garder la joie au milieu de leurs épreuves et plus tard de revenir à leurs mères et à celui qui a mis de la spirituelle dans leur âme, même s'il était curé»<sup>10</sup>. En 1950, se fonde une Amicale. Une deuxième réunion a lieu en 1952. La dernière rencontre sous le **toit séculaire** a lieu en 1954. Les anciennes élèves sont heureuses de revoir les personnes et les lieux où s'est écoulée une partie importante de leur vie, à remercier celles

---

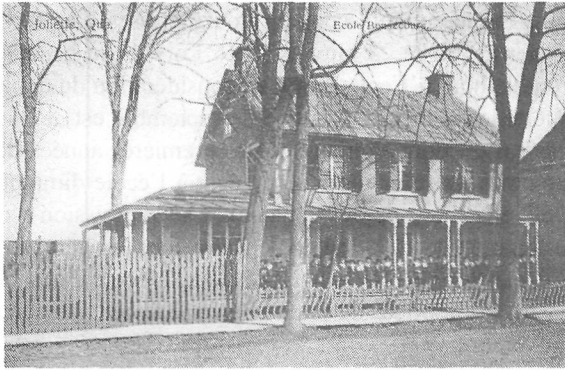
<sup>7</sup> APSP, Circulaire de Mère Émélie Caron, supérieure générale de la communauté des Sœurs de la Providence, 28 décembre 1874.

<sup>8</sup> M<sup>gr</sup> Joseph-Alfred Archambault, le premier évêque de Joliette (1904-1913), fut un grand artisan de toute la congrégation, en particulier, ici, de l'hôpital Saint-Eusèbe.

<sup>9</sup> M<sup>gr</sup> Joseph-Arthur Papineau fut évêque de Joliette de 1928 à 1967. En 1962, il abandonnera l'administration du diocèse à M<sup>gr</sup> Édouard Jetté qui devient alors administrateur apostolique. M<sup>gr</sup> Papineau décédera à l'âge de 95 ans, le 15 février 1970. Il fut un grand bienfaiteur de l'hôpital Saint-Eusèbe.

<sup>10</sup> Chroniques, 24 décembre 1942, p. 27.

et ceux qui leur ont fourni des ressources humaines et spirituelles. On ne saurait passer sous silence le nom de Sœur Louis-Octave qui a dirigé, durant onze ans, avec tendresse et amour, la grande barque de l'Orphelinat de Joliette<sup>11</sup>. Le 1<sup>er</sup> mars 1955, les orphelines quittent l'hôpital Saint-Eusèbe pour le Jardin de l'Enfance Saint-Joseph, rue Lavaltrie sud, où une annexe, construite par la congrégation, leur est destinée. Les 85 orphelines s'ajoutent aux 90 garçons pensionnaires de l'établissement qui prend alors le nom de **Providence Saint-Joseph**.



### École Bonsecours - École Baby - École l'Immaculée-Conception

Dans une maison léguée à la congrégation par le juge Georges Baby, le 17 octobre 1905, une école indépendante s'ouvre, le 2 septembre 1907, à 32 garçons externes dont les parents paient une rétribution mensuelle d'un dollar. Sœur Alban (Célinie Provencher) leur donne l'éducation et l'instruction tout comme dans les jardins de l'enfance de la communauté dont les élèves, écrit-on dans le *Petit Journal de la Providence*, en septembre 1922, «figurent au premier rang dès leur entrée au collège, tant par leur piété, leur bonne tenue que par leur solide préparation au cours classique»<sup>12</sup>. Sœur Alban demeurera professeur à l'école Bonsecours jusqu'en décembre 1916 et décédera en septembre 1922. La population joliettaise lui offre un dernier hommage: à l'occasion de ses funérailles, 32 voitures suivent le cortège qui la conduit au cimetière.

Après le départ de Sœur Alban, le nombre d'inscriptions passe de 100 à 85. Il faut dire qu'un règlement interne devance à onze ans l'âge limite

<sup>11</sup> Sœur Louis-Octave (Madeleine Langevin): profession le 19 juillet 1936, numéro 4249. Elle demeure maintenant à la villa Notre-Dame-du-Rosaire, 12430, avenue de la Miséricorde, Montréal.

<sup>12</sup> APSP, Le Petit Journal de la Providence, 16 septembre 1922, p. 792. Sœur Alban (Célinie Provencher): profession le 18 juillet 1885. Décès le 16 septembre 1922.

des garçons dans les jardins de l'enfance. En 1926, l'école ferme ses portes: il n'y a plus que 36 élèves. Deux ans plus tard, à la demande de la Commission scolaire qui offre de rétribuer chaque professeur, les activités reprennent: 112 garçonnets, de 5 à 8 ans entrent de nouveau à l'école. La construction d'une nouvelle bâtisse, en 1938, impose à la communauté l'obligation de vendre l'école Bonsecours<sup>13</sup>.

Le 10 septembre 1938, l'enseignement se donne dans le haut du magasin Lazare Steinberg où neuf locaux, loués par la congrégation, sont organisés temporairement. La nouvelle école est construite en face de l'hôpital Saint-Eusèbe et peut contenir douze classes. Les travaux d'aménagement se terminent le 23 janvier 1939. Lors de sa bénédiction, le 28 mai, elle prend le nom d'**École Baby**, en considération du donateur du terrain sur lequel elle est bâtie<sup>14</sup>. L'entrée de septembre est de 340. En 1948, l'enseignement n'est donné qu'aux quatre premières années du cours primaire. Le nombre des religieuses enseignant à l'école diminue graduellement: en 1967, elles ne sont plus que deux. La Commission scolaire cesse, en 1969, de louer les locaux de l'école Baby, tous les garçons devant être intégrés à l'école des Clercs de Saint-Viateur. L'école Baby devient, le 8 décembre 1970, la propriété de la cité de Joliette qui y logera l'hôtel-de-ville le 21 novembre 1971.

En 1958, dans la banlieue de Joliette, au Ruisseau Saint-Pierre, l'école de l'Immaculée Conception qui compte alors deux classes est confiée à la communauté. En septembre 1963, l'école de l'Immaculée Conception, aussi appelée l'école de la «butte» accueille 135 filles et garçons, répartis en six groupes; elle se transformera, en septembre 1968, en un centre pour l'enfance handicapée intellectuellement. Les religieuses quittent à regret ce milieu où elles ont trouvé joie et satisfaction dans l'éducation donnée.

Les Sœurs de la Providence ont rempli en divers centres ou écoles de la ville de Joliette un ministère d'éducation qui a répondu à des besoins de l'époque. Quelques sœurs continuent à le faire selon les appels reçus et selon leurs possibilités.

---

<sup>13</sup> L'École Bonsecours fut vendue le 23 septembre 1938.

<sup>14</sup> Le juge Baby avait donné aussi ce terrain en même temps que sa maison qui est devenue l'école Bonsecours.

## Oeuvres hospitalières

De 1855 à 1862, la Providence Saint-Charles reçoit des personnes âgées ou malades dans des locaux fort restreints qui servent à la fois d'hospice et d'hôpital. Le produit d'un bazar lui permet d'augmenter le nombre des démunis, même si les religieuses doivent se priver parfois du nécessaire. Pareille situation ne les empêche pourtant pas d'acheter, au mois d'août 1862, une maison voisine de la leur pour héberger des vieillards malades ou handicapés. Bâtir un hôpital est une entreprise à laquelle on songe rapidement. Au mois de février 1862, M. Édouard Scallon avait donné 800 \$ à cette fin, 400 \$ pour l'ameublement et, plus tard, il ajoutera un moulin appelé «moulin des sœurs» pour le soutien du nouvel immeuble. Des patients sont admis en décembre. Le Père Stanislas Rivest, c.s.v., est le premier en liste; le docteur Swibert Boulet, le premier médecin.

Le Père Joseph Michaud, c.s.v., fait les plans du nouvel hôpital qu'il confie au curé Pascal Lajoie, c.s.v., le 19 juillet 1880. Celui-ci doit alors à M. Eusèbe Asselin, marchand de Joliette et père de Sœur Marie-Eusèbe, s.p.: «Si vous voulez bâtir le couvent, je promets de faire les fondations de Bonsecours»<sup>15</sup>. M. Asselin accepte la proposition et fait construire un immeuble de cinq étages, la chapelle faisant le corps de la maison. Un autre citoyen, M. Charles Leprohon, donne, sans restrictions aucunes, la pierre nécessaire à la nouvelle bâtisse qui sera terminée en 1883<sup>16</sup>.

Peu de temps après son arrivée à Joliette comme premier pasteur du diocèse, M<sup>gr</sup> Joseph-Alfred Archambault se fait l'instigateur d'un ajout de deux ailes, la première de 75 × 50 pieds, assignée à un meilleur logement des religieuses et la seconde de 125 × 50 pieds, destinée à l'administration et à l'établissement d'un noviciat qui sera érigé canoniquement le 12 avril 1905<sup>17</sup>. L'inauguration de ces deux parties latérales se fera en 1907. L'hôpital profitera des pièces laissées vacantes pour l'installation d'une chirurgie et l'aménagement de chambres de malades.

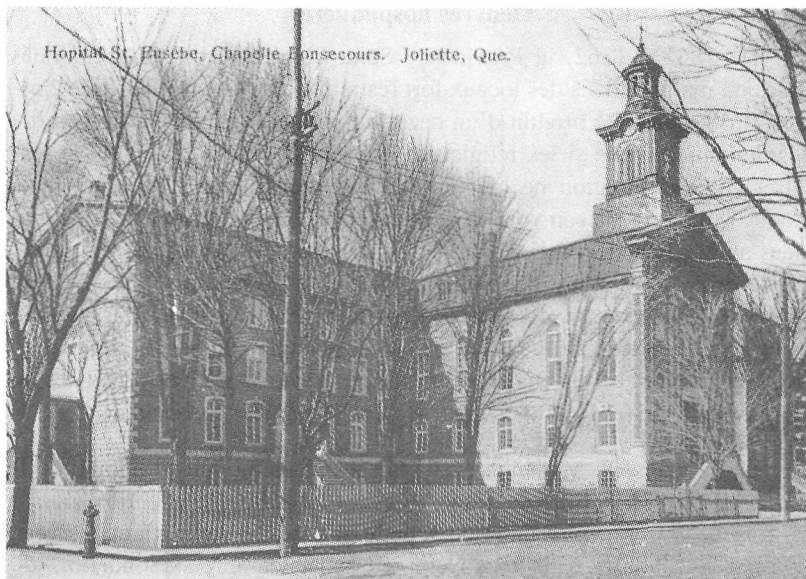
---

<sup>15</sup> Chroniques, 1880, p. 76.

<sup>16</sup> Le vieux couvent fut vendu en mars 1889 à Thomas Laporte au prix de 700 \$ et transporté sur l'autre côté de la rue Saint-Barthélemy. Il fut démoli le 16 août 1975. En 1881, la maison prend le nom de Providence Saint-Eusèbe et, en 1893, celui d'hôpital Saint-Eusèbe.

<sup>17</sup> Le noviciat des Sœurs de la Providence à Joliette a été fermé le 1<sup>er</sup> août 1920, 281 novices y ont fait profession sur les 408 sujets qui y sont venus.





**École des infirmières (1921) -  
École de technique radiographique (1958)**

En 1921, l'hôpital paraît bien organisé. Le 12 octobre, il s'y ajoute une école d'infirmières qui sera affiliée, le 10 mai 1928, à l'Association des infirmières de la province de Québec et, en 1949, à deux hôpitaux spécialisés: **Saint-Jean-de-Dieu** destiné à la santé mentale, aujourd'hui **Louis-Hippolyte Lafontaine** et **Sacré-Cœur de Cartierville** pour les maladies pulmonaires, qui deviendra un hôpital général et prendra le nom d'**Hôpital du Sacré-Cœur de Montréal**. L'École des infirmières de Joliette, où 469 étudiantes ont reçu les connaissances et appris les techniques nécessaires à l'exercice de leur fonctions, ferme ses portes le 19 juillet 1970.

L'on fonde, en septembre 1958, une école de technique en radiologie. Les étudiantes qui réussissent les examens deviennent membres de l'Association des techniciennes en radiologie médicale de la province de Québec et du Canada. Quelques-unes des premières élèves sont encore en poste. Hommage à tous ceux et celles qui ont travaillé à la cause de la santé dans les différents services de l'hôpital.

**Les médecins**

**Messieurs les Médecins**, comme on les appelle à l'époque, sont parmi les premiers serviteurs de la santé! Ne sont-ils pas de précieux artisans

de l'œuvre accomplie à l'hôpital Saint-Eusèbe? Aux assemblées du Bureau médical, ils confèrent sur tout ce qui concerne l'admission et le mieux-être des malades, les progrès de l'établissement. Déjà, en 1938, ils mettent de l'avant l'idée de construire un hôpital moderne, projet qui ne se réalisera qu'en 1946, la communauté se devant de voir à l'administration de la Providence Saint-Eusèbe dans son ensemble (hospice, hôpital existant, etc.), de la financer et d'assurer la continuation des œuvres de charité. Les médecins sont reconnus compétents et consciencieux, généreux dans leur coopération aux activités de bienfaisance (banquets de citoyens, parties de cartes, etc.). La petite histoire de la communauté se fait éloquente à leur endroit: elle raconte que certains d'entre eux donnent des soins professionnels gratuits aux religieuses, aux orphelines et à des personnes défavorisées. Plusieurs participent, au début de chaque année, à une célébration eucharistique dite «messe des médecins» et à des jours de réflexion et de prière, soit à la chapelle de l'hôpital, soit chez les Bénédictins ou dans un autre monastère. «Bon nombre de médecins, lit-on aux *Annales* du 2 juillet 1957, possèdent cette philosophie toute chrétienne qui peut se résumer en deux mots: science et vertu»<sup>18</sup>.

### Nouvel hôpital (1946)

Des difficultés se font jour dans le choix du contracteur et du plan soumis au gouvernement provincial qui accorde le permis pourvu que la construction se fasse par étapes échelonnées sur des périodes de temps: trois étages en un premier temps et deux en un second. Après refus et représentations de la communauté dans les deux cas, J.-L. Guay et frères Ltée devient, le 31 décembre 1945, le contracteur d'un hôpital de cinq étages en une seule étape. M. Auguste Martineau en est l'architecte. Le financement de la bâtisse donne lieu à des communications fréquentes et serrées avec les gouvernements fédéral et provincial, concernant les subventions à donner. La ville de Joliette fournit son écot et, en plus, accorde, pour un temps, un exemption de taxes ordinaires et spéciales: eau, électricité, etc. La communauté se voit dans l'obligation de faire de larges emprunts et paiements pour réaliser le rêve d'un hôpital moderne.

Le transfert des 80 patients du vieil hôpital, rue Notre-Dame, au nouvel hôpital, boulevard Manseau, s'effectue le 3 février 1949. La mise en place des divers départements ne tarde pas: chirurgie, obstétrique, radiologie, laboratoire, orthopédie: ils fonctionnent selon les ressources disponibles. La pédiatrie s'ouvrira en 1964 et la physiothérapie en 1967. J'ai bien conscience de ne faire qu'un survol du développement de l'hôpital Saint-

---

<sup>18</sup> Chroniques, 2 juillet 1957, p. 83.

Eusèbe dont l'heureuse performance permet d'obtenir une accréditation entière, le 2 juillet 1956 et un diplôme, le 28 octobre 1961. Cette accréditation donne droit à une meilleure rémunération gouvernementale et constitue une garantie aux malades de la région que les soins donnés sont de qualité comparable à ceux qui sont dispensés dans tout autre hôpital du Canada. Le 7 septembre 1964, le certificat atteste la compétence professionnelle de l'hôpital comme membre de l'Association des hôpitaux de la province de Québec<sup>19</sup>.

Après le départ des patients du vieil hôpital, des améliorations sont effectuées dans les locaux laissés vacants. En 1958, des travaux de construction et de réparation rendent plus confortable le département des vieillards. Le Foyer Saint-Eusèbe devient, en février 1968, **Section hôpital** pour malades chroniques, hommes et femmes. Le transfert des malades chroniques, 60 hommes et 52 femmes, pour le CHRDL (Centre hospitalier régional de Lanaudière) sonne, les 9 et 11 novembre 1971, le premier glas de la vieille maison.

Le 26 mars 1974, à la suite d'une entente entre la communauté des Sœurs de la charité de la Providence et le Ministère des affaires sociales, la «Corporation Hôpital Saint-Eusèbe de Joliette» formée des membres de la congrégation, étant jusqu'ici propriétaire de l'établissement «Hôpital Saint-Eusèbe de Joliette», fait des changements juridiques et forme un Conseil d'administration du Centre, composé uniquement de laïcs, appelé «Conseil d'administration du Centre hospitalier Saint-Eusèbe». Celui-ci devient, pour une période de quatre ans, propriétaire de l'établissement «Centre hospitalier Saint-Eusèbe»<sup>20</sup>. En décembre 1980, tous les patients du Centre sont transférés au CHRDL (Centre hospitalier régional de Lanaudière), 1000, rue Sainte-Anne, à Joliette. Dans le vaste bâtiment presque vide, il ne reste que les bureaux du DSC (Département de santé communautaire) et du SSD (Service des soins à domicile), la chapelle Bonsecours et 15 religieuses. Le contrat de location prend fin le 30 janvier 1981. Le 12 mai, des représentants de la communauté signent à Montréal l'acte de cession de l'hôpital Saint-Eusèbe au Ministère des affaires sociales. Le 13 mai, l'acte de vente est enregistré à Joliette<sup>21</sup>. Les religieuses quittent, en octobre de la même année, le Centre Saint-Eusèbe de Joliette.

---

<sup>19</sup> Chroniques, 7 décembre 1964, p. 254.

<sup>20</sup> Chroniques, 7 décembre 1964, p. 254.

<sup>21</sup> Ibid., 12 mai 1981, p. 494.

## Chapelle Notre-Dame de Bonsecours

Les sœurs sont parties, mais la chapelle demeure. Seule ou à peu près, elle se rappelle son humble passé comme ses heures de fête. Bâtie vers 1848, elle mesure 18 × 30 pieds et est fréquentée par de nombreux paroissiens, comme l'écrit le curé Manseau, le 29 août 1852: «Il y a presque toujours quelqu'un en prière, tous les soirs les gens en sortent souvent après neuf heures»<sup>22</sup>. Au cours des années 1856 et 1857, une construction à pignon à deux étages est érigée perpendiculairement sur le fond gauche de la bâtisse. L'annexe, dédiée à saint Antoine<sup>23</sup>, devient le centre des diverses activités de bienfaisance; elle servira pour un temps de salle de classe aux externes. Le soin de la chapelle Bonsecours est confié aux Sœurs de la Providence au mois d'août 1859. Les dames du village font alors une collecte pour aider à solder les dépenses laissées par M. Olivier Leblanc, notaire, qui a été l'initiateur de ce sanctuaire déjà considéré comme lieu de pèlerinage<sup>24</sup>. Des réparations jugées nécessaires sont effectuées en 1861. La première chapelle est démolie en 1880.

### Nouvelle chapelle

Le 23 juillet de cette même année, une nouvelle construction s'élève sur le même emplacement. Le Père Pascal Lajoie, nommé vicaire général à Vourles, en France, ne peut tenir sa promesse de voir aux fondations. Pour y suppléer, il donne, pour un tirage en faveur du financement de la chapelle, une montre en or estimée à 150 \$. Dans le même but, des pèlerinages à Sainte-Anne d'Yamachiche s'organisent pour les paroissiens de Joliette. La vente de bancs apporte encore un certain revenu. La nouvelle chapelle sera inaugurée le 8 septembre 1890.

L'année 1930 marque le 75<sup>e</sup> de fondation de l'hôpital Saint-Eusèbe. La chapelle est alors rénovée; l'inauguration se fait le 8 décembre. En 1954, l'année précédant l'anniversaire de l'arrivée des sœurs à Joliette, un artiste de Montréal, Paul Perron, refait le tableau qui surmonte le maître-autel<sup>25</sup>. La Vierge est réparée et placée dans un décor bleu et blanc<sup>26</sup>. La chapelle sera toute renouvelée en 1955. Le style romain pur remplace l'ancien qui était un mélange de plusieurs styles. L'extérieur conserve ses quatre longues colonnes de pierres qui viennent des carrières de la Seigneurie

---

<sup>22</sup> Lettre du curé Antoine Manseau à Mgr Ignace Bourget, 29 août 1852, citée dans *L'Action populaire* du 24 février 1955, vol. XXIV, n° 4.

<sup>23</sup> La chapelle a été dédiée à saint Antoine en considération du curé Manseau dont le prénom était Antoine.

<sup>24</sup> Chroniques, 1859, p. 19.

<sup>25</sup> Le travail de réfection du tableau a coûté 1000 \$.

<sup>26</sup> La Vierge de Bonsecours est présentement au Centre Saint-Eusèbe, 585, boulevard Manseau, Joliette, au 1<sup>er</sup> étage, non loin de la cafétéria.

de Joliette. On peut y lire: «Ils m'ont établie gardienne de cette ville». Le 3 janvier 1961, M<sup>gr</sup> Papineau donne 500 \$ pour l'achat d'une statue qui remplace celle de 1911. Brisée, elle est descendue de sa niche et enterrée sous l'escalier de l'entrée des prêtres. La cloche est réparée et installée dans un nouveau clocher.

Tout au long de son histoire, la chapelle Bonsecours accueille de nombreux pèlerins: les prêtres, les Clercs de Saint-Viateur, les membres des communautés religieuses et leurs élèves, les Chevaliers de Colomb et les Dames de charité, des laïcs de Joliette et des environs. L'évêque y préside chaque année l'ouverture du mois de Marie et vient, à l'occasion de la retraite du clergé, visiter la Vierge de Bonsecours.

Le 22 juin 1975, la chapelle est fermée au public. La cloche tinte pour la dernière fois, croit-on. Pourtant, elle sonnera de nouveau, le 31 mai 1977, pour annoncer une célébration spéciale, faite de recueillement, de Parole de Dieu, de récitation du chapelet et d'une célébration eucharistique. M<sup>gr</sup> René Audet se mêle à une foule de 300 personnes pour vivre l'événement qui se termine dans un silence lourd d'émotions. À la demande des malades du Centre Saint-Eusèbe, le Service de pastorale rejoint, le 7 avril 1981, ceux et celles qui peuvent participer à la messe dominicale dans la chapelle. Quelques religieuses accompagnent les personnes malades ou handicapées qui ne peuvent s'y rendre seules. La chapelle Bonsecours sera fermée définitivement le 15 octobre 1983.

Dans les années qui suivent, elle est l'objet d'une controverse: d'une part, on veut la démolition «d'une chapelle vétuste et inutile»; d'autre part, on désire qu'elle devienne une bibliothèque municipale. Et pendant que des transformations du vieil hôpital en HLM (Habitations à loyer modique) sont en train de se réaliser, alors que le Ministère des affaires culturelles donne 410 000 \$ à la Maison de la culture de Joliette pour la restauration de la chapelle en vue d'en faire une bibliothèque, un incendie met fin à tous ces projets dans la nuit du 25 février 1986.

### **Divers ministères**

Il est de ces services qui se font à l'intérieur d'un établissement et qui passent. Il est de ces figures qui ne passent pas. En voici quelques-uns: évoquons le souvenir de sœur Pierre-Canisius à l'atelier de soutanes; de sœur Godin au parloir de la rue Notre-Dame; de sœur Hermias et ses vieillards; de sœur Pierre-Pascal à l'ouvroir et sur la rue et de sœur Moïse d'Égypte et ses banquets.

L'atelier de soutanes fonctionne depuis le 8 mai 1908. Sœur Pierre-Canisius (Éveline Perreault)<sup>27</sup> y œuvre depuis le 6 août 1924. Aidée de quelques compagnes, elle coud pour les prêtres du diocèse qui, dit-on, sont **de loin les mieux habillés de tous**. En décembre 1958, lors de la fermeture de l'atelier de soutanes, sœur Pierre-Canisius se dirige péniblement vers la chapelle pour remercier Dieu d'avoir eu l'honneur de se dépenser durant 37 ans au service des prêtres. Pendant sa maladie, M<sup>sr</sup> Papineau vient la bénir et la remercier. Elle décède le 12 mars 1959.

Une rue porte le nom de sœur Godin<sup>28</sup>, portière à l'hôpital Saint-Eusèbe pendant 42 ans, soit de 1925 à 1967, après avoir déjà, pendant 22 ans, accompli un ministère d'éducation auprès des orphelines de Trois-Rivières. Inutile de dire qu'elle accorde une attention maternelle aux orphelines de Joliette, encouragée par M<sup>sr</sup> Papineau, qui aime la taquiner au cours de ses visites à la salle communautaire. Sœur Godin adoptera dans son cœur la petite Jeanne Mondor qui deviendra, ses études terminées, sa compagne d'office jusqu'à son mariage. C'est du parler même que la fiancée part pour l'église cathédrale. Sœur Louisa Godin décède le 12 août 1970.

Au département des vieillards de l'hôpital Saint-Eusèbe, section hospice, sœur Hermias (Parmélia Ferland)<sup>29</sup> accomplit durant plus d'un demi-siècle un ministère d'accueil et d'accompagnement. Sa grande bonté et sa disponibilité créent dans son milieu une atmosphère familiale où il fait bon vivre et se retrouver. Le manque d'espace et de moyens cause chez sœur Hermias une souffrance: elle désire toujours «une place de plus» pour recevoir tous les vieillards infortunés qui se présentent. C'est ce qui caractérise sa vie. Voilà l'essentiel du témoignage que lui donnent les employés de l'hôpital, section des malades chroniques, au soir du 26 octobre 1968. Elle décède à la villa Notre-Dame-du-Rosaire, à Montréal, le 28 novembre 1975. M<sup>sr</sup> René Audet, évêque de Joliette, assiste à ses funérailles. Pour immortaliser le souvenir de cette vaillante hospitalière, le Comité de toponymie de la cité de Joliette a nommé Parc Sœur Hermias «un endroit qu'on a voulu plein de fraîcheur et de verdure, ce qui la caractérisait bien»<sup>30</sup>, a dit le responsable des parcs de Joliette.

En même temps que le soin des personnes âgées internes, les visites à domicile rejoignent nombre d'infortunés et de malades. Sœur Pierre-Pascal

---

<sup>27</sup> Sœur Pierre-Canisius (Éveline Perreault): profession le 28 février 1913, numéro 2055. Décès le 12 mars 1959.

<sup>28</sup> Sœur Louisa Godin, entrée chez les Sœurs tertiaires de la communauté le 17 avril 1897; profession comme sœur de la Providence le 14 mars 1901, numéro 345c. Décès le 12 août 1970.

<sup>29</sup> Sœur Hermias (Parphélia Ferland/Parmélia): profession le 19 juillet 1912, numéro 1993. Décès le 28 novembre 1975.

<sup>30</sup> Témoignage oral du responsable des parcs de Joliette.

(Rose-Alba Ducharme)<sup>31</sup> accomplit pareil ministère durant 26 ans. Des ouvriers s'organisent au cours des années pour tous les démunis de la ville. La paroisse cathédrale aura le sien, le 17 novembre 1938. Sœur Pierre-Pascal qui collabore depuis 1927 avec les membres des Conférences de Saint-Vincent de Paul organise l'ouvroir Saint-Charles-Borromée avec le concours des Dames de charité. Ses pauvres, elle les connaît, les comprend et les aide de mille et une façons. M<sup>re</sup> Papineau la reconnaît publiquement comme «l'un des meilleurs agents de la paix dans la cité»<sup>32</sup>. Le 21 juin 1960 marque le 50<sup>e</sup> de sa profession religieuse à Joliette. Elle décède le 27 avril 1970.

Les Dames de charité collaborent aussi avec sœur Moïse d'Égypte (Marie-Laure Coutu)<sup>33</sup> à l'organisation des nombreux banquets, euchres ou parties de cartes à l'avantage des démunis, de tous ceux qui ont besoin d'être aidés de quelque façon.

Elles étaient là, au début, les Joliette, les Asselin, les Scallon, les McCourville. Elles sont là, au cours des années, les Pelletier, les Tellier, les Piette, les Dugas, les Guilbault, les Dostaler, les Dionne et d'autres, et d'autres encore. En un jour, le 9 décembre 1968, à l'occasion d'une assemblée générale des Dames de charité, il est décidé que l'Association serait fusionnée avec le Centre de Notre-Dame de Bonsecours. Hommage et reconnaissance à tous ces agents de bienfaisance et d'humanité!

### Centre de Notre-Dame-de-Bonsecours

C'est à la demande de M<sup>re</sup> Joseph-Arthur Papineau que le Centre est confié aux Sœurs de la Providence. M. le chanoine Eugène Dumontier, directeur du Service social à Joliette, est délégué pour faire les démarches nécessaires à l'organisation du Centre. Les membres de la Meunerie coopérative de Joliette concèdent gratuitement, incluant le chauffage et l'électricité, l'occupation de l'ancienne gare du Canadien Pacifique, au 365, rue Saint-Thomas, à Joliette. Le 6 octobre 1960, l'Oeuvre et le local reçoivent le nom de Centre de Notre-Dame de Bonsecours. Des travaux de réparation débutent le 8 du même mois et sont accomplis par des bénévoles compétents. Les marchands de la ville donnent les matériaux et la peinture. La population joliettaise se montre fort généreuse. L'Oeuvre est aussi subventionnée par la **Fédération des œuvres de charité**.

---

<sup>31</sup> Sœur Pierre-Pascal (Rose-Alba Ducharme): profession le 29 mars 1910, numéro 1815. Décès le 27 avril 1970.

<sup>32</sup> Chroniques, 29 janvier 1942, p. 763.

<sup>33</sup> Sœur Moïse d'Égypte (Marie-Laure Coutu): profession le 19 juillet 1912, numéro 2021. Décès le 26 mai 1964.

La bénédiction du Centre se fait par M<sup>gr</sup> Papineau qui se dit heureux d'avoir un local où les démunis pourront se procurer des vêtements, de la nourriture et du réconfort. Le Centre de Notre-Dame de Bonsecours devient le vestiaire permanent pour les moins fortunés de six paroisses; il remplace l'ancien dépôt des pauvres de l'hôpital Saint-Eusèbe, devenu insuffisant. Sœur Jeanne d'Arc Lauzon (sœur Lucien-Joseph) assure la responsabilité du Centre, aidée de sœur Françoise Laperrière (sœur Henri du Divin-Cœur) et d'autres religieuses et des dames bénévoles de tout âge et de toute condition. Elles viennent, aux jours déterminés, classer, réparer, transformer les objets reçus: chaussures, vêtements, machines à coudre, meubles, etc. Le 17 janvier 1961, l'Exécutif des associés du Centre se réunit pour la formation des comités. À cette date, 86 dames apportent gratuitement leur collaboration à l'œuvre croissante. Les divers services comportent un travail de bureau pour la tenue des livres, un vestiaire, un service de couture au Centre et à domicile, un service de transport pour les visites et la récupération. L'année 1973 apporte une innovation: le 29 mars, le Centre Notre-Dame de Bonsecours devient un carrefour d'amitié à l'occasion de l'ouverture officielle d'un comptoir familial afin de favoriser l'accès de toute personne sous l'anonymat. La population joliettaise est invitée à cette fête et les visiteurs peuvent se procurer un objet désiré à bas prix.

Pour clôturer le 20<sup>e</sup> anniversaire de fondation du Centre Notre-Dame de Bonsecours incorporé, une fête s'organise en 1980 au cours de laquelle l'aumônier de l'Oeuvre, le chanoine Dumontier, exprime sa reconnaissance aux religieuses et aux dames auxiliaires pour cette œuvre nécessaire. Les pauvres reçoivent selon leurs besoins et les plus favorisés aident à soulager la misère humaine: les secours d'inondation; réponse à de nombreux appels téléphoniques de mères célibataires pour des layettes; vêtements pour l'hospitalisation d'un alcoolique ou le placement d'enfants; assistance aux réfugiés de la mer ou autres, etc. L'action humanitaire se continue en s'adaptant toujours aux nécessités du temps. Les religieuses et les auxiliaires bénévoles se disent heureuses d'accomplir, comme Mère Gamelin, de nombreux gestes de bienfaisance et de tendresse envers les moins fortunés de Joliette et des environs.

Les Sœurs de la Providence ont voulu, à l'hôpital Saint-Eusèbe de Joliette, concrétiser la pensée du fondateur, «**ramasser les miettes qui tombent des autres communautés**» et répondre au vœu de Mère Gamelin «**d'aider toujours les pauvres**». À travers les œuvres d'éducation et d'hospitalisation, de services aux démunis, elles ont été et demeurent «**visage humain de la Providence**.»